

ÉPICES NARRATIVES EN CONVERSATION

Entretiens de réflexion avec des praticiens des
droits humains

CONTEXTE

En 2019, JustLabs et le Fund for Global Human Rights ont lancé le Narrative Hub. Pendant plusieurs années nous avons travaillé avec des équipes de praticiens de quatre organisations de droits humains du Mexique, Hongrie, Venezuela et Australie. Chaque équipe a exploré la recherche sur les narratifs, imaginé des changements créatifs dans leur pratique et expérimenté la réalisation de ces idées à travers des projets et des processus d'apprentissage.

Ce document contient des entretiens avec chaque équipe concernant leurs initiatives, le processus d'expérimentation d'une pratique narrative créative, et les leçons apprises.

Chaque participant a été interviewé individuellement. Les entretiens des membres de l'équipe ont été regroupés en une seule conversation. Celle-ci a été condensée et révisée pour plus de clarté.

Pour plus d'information sur le Narrative Hub, y compris les ressources, les conseils et réflexions sur la pratique narrative dans le domaine des droits humains- Voir notre publication *Épices narratives : Un guide d'invitation pour des droits humains savoureux*.

ENTRETIENS

Mexique Centro Prodh – Centro de Derechos Humanos Miguel Agustín Pro Juárez	
Sofía de Robina & Xosé Rigoberto Figueroa.....	1
Hongrie CHH – Comité Helsinki hongrois	
Anikó Bakonyi & Bernadett (Detti) Nagy.....	6
Venezuela ProVene – La Fundación ProBono Venezuela	
Gerardo Bello Aurrecoechea.....	12
Australie HRLC – Human Rights Law Centre	
Daney Faddoul, Michelle Bennett, & Tom Clarke.....	17

MEXIQUE | CENTRO PRODH – CENTRO DE DERECHOS HUMANOS MIGUEL AGUSTÍN PRO JUÁREZ

Est-ce que vous pouvez vous présenter brièvement et choisir un mot ou une phrase qui représente votre expérience avec JustLabs?

Sofía : Je m'appelle Sofía de Robina. Je suis avocate en droit international au Centre Prodh au Mexique. Mon organisation accompagne les personnes-victimes de violations de droits humains. Si je dois utiliser un seul mot, une seule phrase, je dirais que mon travail consiste à "marcher à côté des personnes victimes de violations" et le travail réalisé avec JustLabs m'a permis d'« expérimenter afin de connecter ».

Xosé : Je m'appelle Xosé Roberto Figueroa, je viens du Mexique. Mon travail est ce qui me procure le plus de bonheur chaque jour et me donne envie de me lever et de pouvoir aider d'autres personnes. Le travail avec JustLabs a été « impressionnant » tout court. Et si je peux encore ajouter quelque chose, je dirais que ça a été un processus qui m'a permis de rafraîchir tous mes outils de travail et aussi de voir les droits humains sous un autre angle.

Comment définiriez-vous le narratif?

Sofía : Je pense que cela signifie, avant tout, une histoire, une façon de raconter une histoire. C'est comme raconter une histoire de telle façon qu'elle ne reste pas en suspend, sans que rien ne se passe. Mais plutôt qu'il y ait réellement une sorte de connexion entre la personne qui écoute et ce qu'il y a derrière cette histoire. C'est aussi une façon de se positionner en rapport avec le récit.

Xosé : Il y a des centaines de façons de raconter une histoire. La recherche d'un nouveau narratif permet justement de repérer la meilleure façon de la raconter, d'identifier l'histoire qui attire le plus l'attention du public et qui déclenche une réaction d'empathie envers ce que nous souhaitons transmettre. Il ne s'agit pas de parler pour le simple fait de parler ou de dire quelque chose que les personnes tentent de comprendre, les personnes tentent de deviner de quoi il s'agit, mais plutôt de transmettre aux gens un message spécifique

Parlez-nous brièvement du projet auquel vous avez participé.

Xosé : C'est un projet qui comprend deux parties. Tout d'abord nous avons commencé à faire un travail pour la Garde Nationale, dans le cadre d'un projet de militarisation de la police au Mexique.

Sofía : Manuel López Obrador, l'actuel président venait juste de gagner les élections avec une majorité écrasante. Pour nous cela représentait une grande opportunité de dire qu'en partie certaines choses. Les personnes sont allées voter en partie pour s'opposer, parmi d'autres questions, à un modèle de sécurité qui n'avait fait qu'augmenter la guerre, les viols, les disparitions forcées. CP souhaitait donc transmettre un message d'espoir car cela revenait à dire qu'un nouveau modèle de sécurité était possible, plus proche, plus humain, plus conforme aux droits et à la dignité.

Xosé : Nous voulions justement souligner les motifs pour lesquels la police devrait être civile et non pas militaire. Tout un projet a été développé au départ et une vidéo a même été réalisée pour la campagne.

Sofía : Ce que nous avons essayé de faire dans une large mesure c'était d'expérimenter le plus possible, d'identifier la

manière ou les paroles et les images que nous devons utiliser pour nous rapprocher d'un tel message.

Très vite le président et le gouvernement ont pris des directions éloignées de ce qui a été promis durant la campagne. Ils se sont dirigés vers, et continuent à promouvoir, un modèle totalement militarisé. L'opportunité pour nous d'agir commençait à se refermer

Xosé : Nous avons alors pris la décision d'investir toutes ces énergies dans un autre projet important pour notre pays qui est celui de l'accompagnement des personnes disparues. Nous avons donc décidé de transformer notre projet sur le narratif de façon à donner voix aux personnes qui sont à la recherche de leurs proches. Nous voulions raconter ces histoires à travers différents projets artistiques, et pouvoir les raconter de manière à permettre aux personnes de les écouter et même de leur donner envie de les écouter.

Sofía : Nos conversations allaient toujours au-delà du résultat final. Probablement le plus important avait été le processus lui-même, car nous avons acquis tout un ensemble d'outils qui avaient eu un impact sur notre travail dans d'autres volets, même si en réalité la vidéo n'avait pas nécessairement atteint le but ciblé.

Quels ont été les défis que vous avez rencontrés au cours de ce processus?

Sofía : Nous devons nous libérer de notre façon habituelle de communiquer, Surtout de faire attention - par exemple - aux procédures que nous devons suivre pour écouter, créer des groupes de discussion, et profiter du feedback découlant de ce que nous avons entendu. Cela a été très difficile car si on a déjà une idée et qu'on est convaincu que c'est la bonne formule, il est possible - et c'est justement ce que le projet nous a permis de faire - qu'on soit forcé de la mettre en question pendant le processus et de vérifier si on s'achemine réellement vers le résultat souhaité.

Un autre défi qui se pose - et en général c'est un problème difficile à résoudre dans notre travail - c'est qu'il y a beaucoup d'histoires de souffrance, beaucoup d'histoires d'impuissance. Des histoires très lourdes,, très douloureuses, que nous voulons pas banaliser. Le défi est toujours de le faire d'une manière accessible, qui suscite de l'empathie, mais sans diminuer, sans rendre invisible ou minimiser la douleur et le fardeau complexe qui accompagnent bon nombre de ces histoires.

Xosé : Il est très difficile de trouver le point à partir duquel on peut raconter l'histoire sans que les personnes qui l'écoutent ne détournent le visage dès qu'elles entendent le mot « disparus » ou dès qu'elles apprennent la douleur des proches. C'est à dire, qu'elles ne cessent pas de voir ce qu'elles sont en train de voir. Et si elles écoutent vraiment le message, qu'elles y adhèrent tout en ayant aussi envie de faire quelque chose pour accompagner ces personnes.

Sofía : Cela renforce la conviction que j'ai - que nous essayons de promouvoir chez Prodh, bien qu'elle soit maintenant plus évidente à travers ce processus - et qui est qu'il y a toujours beaucoup de force derrière la douleur et cette force est d'une certaine manière très positive car elle représente la résilience d'un pays qui essaie de se battre et de chercher la justice. Je pense donc que rendre cela toujours visible est non seulement quelque chose en laquelle nous croyons mais qui doit aussi être à la portée des autres, et c'est aussi l'une des choses auxquelles j'attache le plus d'importance.

Cet équilibre est énormément compliqué. Comment essayez-vous de modifier la façon que vous avez de raconter ces histoires difficiles?

Xosé : Pour moi il est toujours très douloureux de parler avec des personnes qui sont à la recherche d'un proche disparu. Ce sont des personnes qui ont une force incroyable. J'aimerais pouvoir raconter tout ça dans le matériel que nous allons préparer ; et qu'on puissent découvrir la force de ces buscadoras (chercheurs).

Sofía : S'il est vrai que dans de nombreux états du pays, la plupart des personnes qui disparaissent sont des hommes, la plupart de celles qui cherchent sont des femmes. Ce sont des femmes qui sont prêtes à faire face non seulement à la douleur, non seulement aux injustices, mais aussi à la discrimination machiste qu'il y a dans ce pays. Nous avons fait un rapport, mais en grande partie notre intention était de rendre visible le fait qu'il s'agit de femmes extrêmement fortes qui ne renoncent pas à leur combat bien que tout soit contre elles. Nous ne souhaitons pas seulement dire à quel point elles étaient vulnérables, à combien de choses elles ont dû faire face, mais aussi de raconter comment la manière de faire face à leur situation - y compris le fait d'être des femmes - leur permettait d'établir des rapports basés sur l'empathie, l'amour, et la recherche de solutions d'une façon différente et très puissantes.

Cela a-t-il affecté d'autres domaines de votre travail?

Sofía : Nous avons mené une campagne intitulée « Rompre le silence face à la torture sexuelle » afin de rendre visible les cas de tortures sexuelles subies par des femmes. C'est en 2013 que cette campagne a été lancée, mais grâce au projet sur le narratif nous avons compris qu'une actualisation monumentale était nécessaire.

Nous étions en train de raconter des histoires très douloureuses qui ne provoquaient que du rejet. Nous avons évacué une grande partie de notre frustration, mais ça ne nous avait menés nulle part. C'est grâce au projet que nous avons eu une discussion sur la possibilité de la modifier radicalement. Nous avons fait beaucoup de modifications visuelles à la campagne elle-même: la présentation, les couleurs que nous avons utilisées. Nous avons fait les portraits de chacune des femmes de façon très percutante, d'une manière qui rend visible leur force et leur résistance, tout en accompagnant la campagne de nouvelles façons et de nouvelles idées pour le raconter.

Avec le recul, y a-t-il quelque chose que vous auriez fait différemment?

Sofía : Je pense qu'il aurait fallu réduire l'importance ou le rôle central accordés au Président dans le projet original. Bien sûr on ne peut pas nier qu'il est un personnage central, mais peut-être que je n'aurais pas focalisé le narratif autant sur lui, et sur la fenêtre d'opportunité que nous avons perçue avec lui, parce qu'en fait c'était une stratégie peu efficace et susceptible d'échapper à notre contrôle à tout instant. Comme c'est réellement arrivé, le contexte peut changer et l'opportunité disparaître.

Et peut-être qu'aujourd'hui j'aurais pensé à quelque chose d'autre que nous essayons de prendre davantage en considération dans cette nouvelle étape du projet : le fait que les espaces pour le feedback, l'écoute, les groupes de discussion deviennent en quelque sorte beaucoup plus présents à des moments stratégiques. Ce qui fait qu'ils soient disponibles au moment juste où ils peuvent avoir un impact sur le cours de ce qui est en train de se passer. Je pense que dans le projet précédent nous avons fourni une aide importante, mais j'ai eu le sentiment que, peut-être, dans d'autres moments ou d'autres espaces supplémentaires, j'aurais pu être plus utile [écouter davantage].

Quelles sont les leçons que vous avez tirées ou ce que vous emportez avec vous grâce à cette expérience?

Xosé : L'essentiel c'est de ne pas abandonner. Par ailleurs, si on vous claque une porte au nez, il faut chercher une manière de l'ouvrir. Telle est l'expérience des personnes à la recherche de d'une personne disparue : elles relèvent de nombreux défis et soudain, les portes se ferment littéralement. Mais elles trouvent la façon de les ouvrir à nouveau, ou du moins elles font tout leur possible pour essayer. Leur ténacité les pousse à chercher de nouveaux outils. Il y a quelques années des chercheuses du nord (du Mexique) nous racontaient qu'elles avaient réussi à rassembler suffisamment d'argent pour acheter un drone et payer quelqu'un pour leur apprendre à l'utiliser. Et elles font maintenant des recherches sur le terrain avec un drone. Des personnes, qui probablement ne savaient même pas démarrer un ordinateur

ou utiliser un programme, utilisent maintenant des drones pour repérer leurs proches.

Sofía : Je crois que l'une des leçons est de ne jamais prendre les choses pour acquises. Qu'il est toujours possible d'innover, de changer, de modifier. Si nous croyons que le monde peut être différent, alors il faut croire que les stratégies peuvent elles aussi être différentes. J'en suis convaincue - surtout lorsqu'on a déjà l'habitude de travailler à sa manière, et parfois même face à la douleur- on développe des automatismes et agit d'une certaine manière. Dans mon travail, je continue à penser qu'il conviendrait de faire différemment ce que je fais à un moment donné, et aussi d'écouter d'autres personnes pour connaître leur avis et redéfinir les stratégies régulièrement.

Le projet m'a également rappelé à quel point il était important de rester ouvert à d'autres domaines de la vie, tels que la créativité - les domaines les plus ludiques qui souvent sont engloutis par la routine. Et aussi l'importance des réseaux. Il faut toujours alimenter et maintenir les réseaux. Ceux que nous utilisons pour notre travail, mais aussi les autres car ce sont des espaces qui vont permettre de meilleures connexions dans ce que nous faisons.

Xosé : Il est vrai qu'il s'en est suivi une revue générale de la façon que nous avons de gérer la communication. Nous avons appris, par exemple, à ne plus communiquer sans avoir fait une évaluation préalable ou, par exemple, sans avoir une idée claire de ce que nous souhaitons communiquer. D'habitude l'urgence de la situation nous pousse à produire de nouveaux matériaux de nouveaux matériaux. Et, maintenant avec JustLabs, nous avons justement appris comment stimuler la créativité.

Sofía : Je me suis rendu compte que j'aime beaucoup tout travail qui a trait à la communication. Apprendre à utiliser des techniques plus efficaces pour communiquer et partager ce que nous faisons est aussi important que d'avoir une bonne stratégie juridique. En tant qu'avocat·e·s, nous avons généralement des problèmes pour accepter les innovations. Face aux propositions de nos collègues du secteur de la communication, c'est souvent nous [les avocat·e·s] qui disons « Ah, mais qui sait si ça va marcher ».

Comment est-ce que chacun de vous aborde la nécessité d'être créatif?

Sofía : Je pense que la musique est très importante – je veux dire qu'il y a des moments, que je vis de plus en plus souvent où le fait d'écouter une certaine musique me permet de m'éloigner de l'agitation du monde. J'aime aussi dessiner, bien que je sois assez maladroite, mais j'aime ça et j'aime avoir à disposition beaucoup de feutres de différentes couleurs et d'autres outils. Par exemple, j'ai ces mandalas qu'il faut colorier. Et j'aime beaucoup lire. Et faire du vélo.

Xosé : Bon nombre des choses que vous avez partagées avec nous à travers JustLabs ont été très utiles pour moi. De fait, la méditation est quelque chose que je n'avais jamais cultivé et que j'ai beaucoup aimé apprendre. Apprendre cette nouvelle façon de faire une pause - être capable de calmer le cerveau et de se demander de quoi on a besoin - m'a ouvert les yeux. C'est l'une des choses que je tente de faire lorsque j'ai à nouveau besoin d'aller puiser dans cette source de créativité. En même temps, les activités hors programme sont très utiles ; par exemple, cette année, j'ai commencé des cours de pranayama, qui m'ont aussi beaucoup aidé à me calmer dans les moments où nous avons affaire à un « rythme » très effréné. J'ai également appris à chercher des réponses dans différentes sources et de ne pas utiliser toujours la même. Par exemple, en ayant recours à la peinture, la construction, le montage, voir même au design d'éléments qui n'ont aucun rapport avec les droits humains, ce qui me permet de trouver plus facilement les réponses que je cherche.

Xosé, l'une des séances de création auxquelles nous avons participé ensemble comprenait la technique de l'origami. Vous nous avez dit ensuite que vous aimiez beaucoup faire de l'origami et

que c'était quelque chose que vous aviez l'habitude de faire avec votre famille. Si on vous demandait de créer une nouvelle pièce d'origami pour représenter votre expérience dans ce projet, laquelle choisiriez-vous?

Xosé : Si j'avais la possibilité de faire une nouvelle figure... J'aimerais beaucoup faire un cœur avec des ailes car je pense que le cœur est toujours là où il doit être lorsqu'on travaille dans le domaine des droits humains, mais les ailes nous permettent d'aller plus loin. Vous [JustLabs] êtes justement ce qui permet au cœur d'atteindre cet endroit et d'y rester.

Quel conseil aimeriez-vous transmettre à une personne qui fait ses débuts dans le domaine du narratif?

Sofía : Je crois que je lui dirais que c'est extrêmement important ; qu'aujourd'hui la communication est une partie essentielle de notre travail. Dans un contexte où il semble y avoir autant de bruit extérieur, il est primordial de découvrir des moyens pour que notre message ait un sens, un écho, afin de ne pas nous isoler dans une bulle. Et le fait de repérer un nouveau narratif nous permettant de raconter ce que nous faisons d'une manière qui soit en quelque sorte plus accessible, plus facile à digérer, peut même nous aider à construire des ponts pour ne pas rester isolé-e-s. Il faut que les gens expérimentent et si elles se trompent, ce n'est pas grave - on peut apprendre au cours du processus.

À l'avenir, qu'est-ce que vous croyez que vous allez retenir de cette expérience?

Sofía : Je pense qu'il est important d'expérimenter encore une fois. Très souvent, l'expérimentation nous fait sortir de notre quotidien et agir autrement que nous faisons d'habitude. Elle nous fait prendre conscience que la créativité est un outil qu'il convient d'utiliser de façon plus constante et quotidienne dans notre travail.

Xosé : Je vais garder un très bon souvenir des gens. La vérité est que les amis de JustLabs et les collègues d'autres organisations avec lesquelles nous avons suivi les ateliers m'ont beaucoup apporté du point de vue personnel. Le fait de les écouter est très enrichissant car on peut voir dans ce qu'ils disent le reflet de notre propre histoire ou bien prendre conscience des événements qui peuvent se produire et ainsi beaucoup apprendre tout au long de cette procédure. Je vais aussi être très conscient de tout le travail qu'il faut faire pour évoluer. Il ne faut pas se contenter de ce qu'on a déjà acquis, mais plutôt se renouveler et acquérir de nouvelles capacités.

HONGRIE | HHC – HUNGARIAN HELSINKI COMMITTEE

Pouvez-vous vous présenter et nous raconter brièvement quelle a été votre expérience avec JustLabs?

Anikó : Je m'appelle Aniko Bakonyi. Je vis à Budapest, en Hongrie, et je travaille pour le Comité Helsinki Hongrois. Je suis une défenseuse des droits humains.

Detti : Je m'appelle Bernadette Nagy. Je viens de Hongrie et je travaille pour le Comité Helsinki Hongrois dans le groupe de communication où je m'occupe de la collecte de fonds et de l'organisation communautaire. Je pense que ce qu'il y a eu de plus positif dans mon travail avec JustLabs c'est l'expérimentation, car c'est quelque chose qu'on ne peut pas faire normalement dans notre boulot.

Anikó : Il y a un objet sur mon bureau - ce petit oiseau. [Elle nous montre un petit oiseau rouge sculpté]. C'est une sculpture.

Nous avons fait une campagne et devant l'écran sur mon bureau, je voyais toujours cet oiseau. Mais cet oiseau représente, comme la liberté, la capacité de voler - d'être ailleurs. Et je viens juste de réaliser que cette campagne avait une signification similaire pour l'organisation.

Comment définiriez-vous le narratif?

Anikó : C'est la façon de raconter une histoire ; la façon de l'encadrer. C'est une sorte de narration. Il s'agit d'expliquer quelque chose en essayant de faire en sorte que la personne qui écoute votre récit l'interprète sous cet angle donné.

Detti : C'est grâce au narratif qu'une histoire devient reconnaissable et mémorable. Voilà pourquoi il est important de l'utiliser. Parce que nous voulons que les personnes se souviennent de nous et qu'elles aient en quelque sorte une connexion avec nous. Un narratif provoque des sentiments et cela facilite les choses. Je pense que c'est quelque chose de psychologique.

Parlez-nous brièvement du projet auquel vous avez participé.

Anikó : L'année dernière, grâce au projet de JustLabs, nous avons dédié beaucoup de temps à expérimenter comment transmettre nos messages, comment raconter une histoire différente, comment construire un nouveau narratif destiné à notre public. Ça a été très intéressant car cela nous a permis d'élargir notre perspective, et c'était aussi quelque chose de tout à fait nouveau pour moi. Mais ceci a surtout été important pour nous parce que nous avons constaté que notre façon de parler de notre travail provoquait une sorte de lassitude. Nous étions incapables d'attirer de nouveaux publics avec nos messages précédents, et je pense que celle-ci était donc une très bonne occasion pour nous d'expérimenter et de trouver de nouvelles formules.

Detti : D'abord nous avons essayé de trouver de nouveaux groupes cibles et différentes voies de communication, et aussi de nouvelles manières de partager les messages que nous souhaitions transmettre. Nous avons décidé de nous tourner vers les jeunes. Nous croyons qu'il est important de rendre ces jeunes plus conscients de ce qui se passe dans

leur pays. Nous avons fait beaucoup de recherches pour arriver à mieux les connaître. Nous voulions en savoir plus sur leurs attitudes politiques. Est-ce qu'ils participent activement ? Est-ce qu'ils sont plutôt passifs ? Ont-ils le moindre intérêt à connaître ces sujets ? Quelles plateformes utilisent-ils sur les médias sociaux ? Qu'est-ce qui les intéresse ? Quels sont les problèmes qu'ils ont avec ce genre de questions ?

Anikó : Nous nous sommes donc tournés vers les jeunes âgés de 18 à 24 ans, et nous avons essayé de trouver des messages pour attirer leur attention ... Cela a été un défi beaucoup plus difficile à relever puisque le fait d'être une organisation de défense des droits humains nous empêche d'avoir une grande variété de messages à transmettre. Nous ne pouvions pas baisser le ton vu les questions avec lesquelles nous travaillons. Mais malgré tout nous devons trouver un moyen d'atteindre les jeunes à travers les mêmes canaux de communication qu'ils utilisent.

Detti : Nous avons trouvé deux agences. La première a préparé pour nous les annonces de cette campagne et avec l'autre nous avons travaillé ensemble sur le contenu créatif. Nous avons maintenant une page d'accueil qui est vraiment chouette, avec beaucoup de contenus créatifs qui nous a été fourni par les ambassadeur·rice·s de la jeunesse qui sont des personnes créatives très différentes du même groupe d'âge auquel sont adressés nos messages. Nous avons rassemblé des tatouages, des gifs, des stickers, des vidéos et des podcasts que nous avons obtenus grâce à cette page d'accueil. Nous sommes en train de voir comment nous pouvons poursuivre ce travail. Nous aimerions utiliser certains des slogans qui ont été repérés et nous souhaitons reprendre contact avec les ambassadeur·rice·s car ils-elles sont très talentueux·euses et ils-elles nous ont beaucoup aidé. Et je pense qu'ils-elles comprennent parfaitement l'objectif que nous poursuivons.

Nous avons maintenant aussi des événements hors ligne et ça n'a absolument rien à voir avec l'espace en ligne. Lorsque vous vous adressez directement à une personne - au lieu de parler en général sur des sujets que vous maîtrisez - vous avez vraiment l'occasion de lui poser des questions, ce qui vous permet de personnaliser plus facilement votre message. Même s'il s'agit d'un petit groupe, vous savez à qui vous êtes en train de parler et vous pouvez essayer différentes formules.

Nous sommes en train de visiter différents festivals et d'autres événements. Nous avons organisé un jeu qui permettait aux jeunes de se placer dans des situations où la police intervient, telles que les contrôles d'identité ou les interrogatoires. Qu'est-ce que vous pouvez faire ? Quels sont vos droits dans une telle situation ? Ils se sont vraiment amusés. Et nous aussi parce que nous portions des costumes, des menottes et tout le reste. C'était quelque chose de tout à fait nouveau. Lorsque vous essayez de montrer quel est le comportement conforme aux lois d'un policier dans une telle situation, vous vous retrouvez face à un comportement idéal - qui ne semble pas réel.

Le deuxième était un jeu de débat. Il y avait deux thèmes de discussion et les participants pouvaient choisir celui qu'ils préféraient. Le premier concernait l'objectif principal de la prison. Est-ce qu'elle vise la punition ou la réinsertion du détenu ? Le deuxième jeu concernait plutôt l'état de droit, la démocratie et la législation.

Anikó : Il reste encore deux grands volets dans cette coopération. Le premier concerne l'intégration interne de notre travail. Lors d'une journée de réflexion du personnel, nous avons organisé deux séances consacrées à notre stratégie de communication, pendant lesquelles nous avons partagé avec l'ensemble de l'équipe les expériences que nous avons eues avec notre travail dans le domaine du narratif. Nous avons analysé comment il était possible d'intégrer notre travail dans le domaine du narratif et comment nous pouvions, en quelque sorte, modifier nos communications.

Le deuxième volet concerne l'appel à idées pour renouveler notre marque. Nous avons élaboré un cahier des charges à l'intention d'une agence de design pour nous aider à modifier notre image de marque. Nous voulions que notre nouvelle image reflète les changements et nous présente comme une organisation accessible, amicale mais toujours fermement attachée à ses valeurs fondamentales. Il nous a aussi semblé important de refléter ce changement dans l'histoire de notre logo et de la femme qui représente notre organisation.

Quelle a été votre expérience tout au long de ce projet ?

Anikó : Ce qui m'a le plus surpris c'est que c'était une coopération totalement différente de celle que nous avons l'habitude de mettre en place, car en quelque sorte nous étions complètement libres. Nous avons la possibilité de définir la plupart du contenu et des limites. Nous avons la possibilité de demander de l'aide si nous en avons besoin, mais nous avons vraiment eu la possibilité d'expérimenter beaucoup de choses ; ça a été un processus très stimulant. Ce n'est pas très fréquent. C'était une expérience tout à fait différente, car le processus était lui aussi important, et non pas seulement le résultat. Je pense que c'est un point de vue totalement différent.

Pouvez-vous nous en dire plus sur ce qu'a représenté pour vous la possibilité d'avoir des contacts directs avec les gens dans le cadre de festivals?

Detti : Je suis vraiment fière de les avoir organisés et d'avoir eu du succès. Vous savez, on peut atteindre online 10 000 personnes en un seul jour. Ce chiffre ne peut pas être comparé avec les 20 ou 50 personnes que l'on contacte au cours d'un festival. Mais on a la possibilité de parler avec elles, d'être sympa, et quelque chose de très différent se passe lorsque vous établissez un contact personnel. Les gens nous posaient des questions sur la possibilité de faire du volontariat avec nous et c'est juste- waw. Je suis vraiment fière de ce que nous avons réussi.

Quels ont été les défis que vous avez rencontrés au cours de ce processus?

Detti : La communication avait lieu surtout en ligne. Et il y a toujours de nouvelles plateformes et des outils d'un nouveau type que nous devons apprendre à utiliser. Mais les personnes avec lesquelles nous communiquons semblent parfois vivre dans une autre réalité. Nous vivons dans le même pays et cependant nous n'utilisons pas forcément le même langage. Ce n'est pas facile.

Anikó : Nous avons beaucoup d'options et nous devons donc prendre des décisions. Qui va se charger de la création ? Qui va être l'ambassadeur-rice ? Il y avait plusieurs étapes importantes à franchir. Et on ne peut jamais être sûr d'avoir fait le bon choix. Je pense que dans mon cas celle-ci a été la partie la plus difficile.

Detti : Nous avons deux partenaires pour la partie en ligne de cette campagne. Et en plein processus l'un de ces partenaires était très difficile à joindre. Ils avaient quelque chose en tête et nous avons pensé à quelque chose d'autre, en réalité ils n'avaient aucune flexibilité. Nous avons essayé à plusieurs reprises de leur expliquer pourquoi nous faisions les choses de façon différente. Finalement il n'a pas été possible de parvenir à une entente.

Anikó : Nous avons travaillé avec les ambassadeur-rice-s pour notre campagne en ligne. Il faut dire que nous les avons choisis avec beaucoup de soin, et ça a mieux marché avec certains d'entre eux qu'avec d'autres. En réalité nous n'avions préalablement aucune idée de comment il fallait procéder, c'était quelque chose de complètement nouveau pour nous. Je pense malgré tout que c'est une procédure que nous essaierons d'utiliser à l'avenir.

Travailler avec des partenaires externes peut être un grand défi. Avez-vous un conseil à donner à d'autres collègues qui tentent de faire la même chose ?

Anikó : Je pense qu'il peut être utile de travailler avec des agences externes car il faut pour cela avoir les idées claires et savoir exprimer qui vous êtes et ce que vous souhaitez faire. Et ceci a été pour nous un très long processus, car lorsque vous travaillez exclusivement avec vos collègues, la plupart des choses sont plus ou moins évidentes. Il n'est pas nécessaire de les exprimer. Mais s'il y a quelqu'un qui vient vous aider, vous devez d'abord lui expliquer clairement ce que vous faites et la raison pour laquelle vous le faites. Je pense que nous aurions pu raccourcir cette première étape de la coopération avec l'agence de création si nous avions préalablement réussi à avoir une idée plus claire de notre travail

et pouvions l'exprimer d'une façon plus facile à digérer.

Avez-vous eu des partenaires préférés au cours de ce processus?

Detti : Nous sommes devenus fans de l'un de nos ambassadeurs qui nous a préparé des animations qui sont vraiment sympa. Il n'était pas seulement créatif visuellement, il était très facile de lui faire adopter une perspective créative face à n'importe quel sujet. Il avait de très bonnes idées et il n'était pas nécessaire de lui dire exactement ce qu'il devait faire. J'attends avec impatience l'occasion de lui envoyer le prochain mail sur un nouveau projet.

Quelles sont les leçons que vous avez tirées ou ce que vous emportez avec vous grâce à cette expérience ?

Detti : En premier lieu, je pense que notre travail peut être vraiment important pour ce groupe de jeunes. Et d'autre part nos ambassadeur·rice·s ont été une découverte. Ils-elles m'ont surprise. Ils-elles ont lu énormément et se sont beaucoup intéressé·e·s à notre travail. Et ceci est un autre avantage - si j'appelle quelqu'un parce que j'aime ce qu'il-elle fait, même si ça n'a pas trop à voir avec ce que nous faisons, je sais qu'il-elle sera ouvert·e à une coopération.

Dans cette campagne, nous avons modifié le langage que nous utilisons dans nos communications publiques. Et nous avons besoin d'un certain équilibre. Nous ne pouvions pas agir comme des adolescents et, d'autre part, nous ne souhaitons pas perdre notre langage professionnel. Mais il faut qu'il soit compréhensible pour un jeune âgé de 20 ans. Je pense que nous avons trouvé le ton et qu'il faut le maintenir.

Anikó : Je crois que c'était très rafraîchissant, je dirais que dans tous les sens. Nous avons pu vérifier combien de façons différentes il existe d'approcher une question et la possibilité que nous avons de transmettre le même message ou un message très similaire d'une façon totalement différente. Et, d'autre part, que nous pouvions parler avec une génération plus jeune, et qu'elle va sans doute être capable de comprendre la transcendance de ce que nous considérons nous-mêmes si important. On se sent moins seul quand on sait qu'on a le soutien d'autres personnes.

Une autre leçon importante a été de savoir qu'il est intéressant - et non pas une tragédie - de faire une erreur. En général personne ne souhaite se tromper, mais je pense que l'on peut beaucoup apprendre grâce à nos erreurs.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les changements qu'il y a eu dans votre façon de communiquer ?

Anikó : Il y a une manière convenue de parler de certaines questions que nous abordons. Il s'agit souvent d'événements tragiques, très affligeants. La façon conventionnelle ou usuelle ou acceptée de parler, par exemple, des violations des droits humains est quelque peu différente de la nôtre. Nous présentons beaucoup plus le côté humain de l'histoire. Nous voulons montrer non seulement les arguments rationnels, mais aussi les plus personnels et les plus émotionnels. Vous savez, nous ne parlons pas des violations de l'article 3 et tout ce qui suit ; nous essayons de l'expliquer d'une façon plus accessible et nous sommes à l'aise avec cela. C'est un grand revirement, et nous n'avons pas encore atteint le niveau souhaité mais je pense que nous sommes sur la bonne voie.

Je crois qu'il y a une façon très symbolique de capturer ce changement. Si vous consultez les rapports rédigés il y a quelques années et la façon que nous avons de parler de nos activités, nous disions normalement « le CHH » a fait ceci et cela. Aujourd'hui on dirait « nous ». Je pense qu'il y a un long parcours entre le « CHH » et le « nous ».

Detti, vous n'êtes pas originaire de Budapest. Est-ce que cela a eu une influence sur votre façon d'aborder ce travail ?

Detti : Il y a eu des élections en 2018 en Hongrie et le gouvernement en place actuellement a gagné pour la troisième fois avec une majorité des 2/3. Je me suis sentie vraiment seule dans ce pays. J'ai découvert que mes collègues de travail, mes amis et presque tout le monde qui était proche de moi avaient voté pour ce gouvernement. Nous avons eu des débats sur cette question, mais je n'ai pas eu l'impression que nous parlions la même langue, ou que nous partagions les mêmes valeurs. Je vivais à Esztergom, à environ 50 kilomètres de Budapest. C'est une petite ville et parfois je me sentais coincée là-bas. Quelques mois plus tard, j'ai trouvé ce travail. Maintenant je crois que je travaille dans un très bon endroit, j'apprécie beaucoup mes collègues et je peux vraiment aborder tous les sujets avec eux-elles. Et nous voulons tou-te-s aider là où nous avons la capacité de le faire. Maintenant je n'ai plus la sensation - je cherche le mot précis - je ne me sens plus impuissante.

Par exemple, lorsque je suis en train de rédiger un post pour notre blog ou pour Facebook ou pour tout autre site, je pense toujours aux personnes qui ressentent la même solitude que je ressentais. J'aimerais vraiment mettre à leur disposition des outils leur permettant de débattre de ces questions et je sais qu'elles sont parfois convaincues d'avoir raison, mais qu'elles ne trouvent pas les arguments adéquats pour répondre à ceux qui les mettent en cause. Je m'adresse aux personnes qui ont ressenti la même chose que moi.

Y-a-t-il quelque chose qui n'a pas marché, que vous auriez aimé gérer d'une autre façon?

Anikó : Nous avions en tête ce concours hors ligne qui consistait à parcourir le pays afin de trouver le contraire d'un « guerrier de salon ». Lorsque nous avons finalement choisi l'agence avec laquelle nous allions travailler, nous avons compris que ce qu'il fallait faire c'était tout simplement modifier l'idée dans son ensemble. L'idée en elle-même n'était pas mauvaise. Je pense qu'on aurait pu l'utiliser si la pandémie n'avait pas surgi.

Detti : L'autre problème est que j'ai parfois la sensation de ne pas pouvoir vraiment expliquer ce que nous faisons parce que je ne suis pas capable de tout traduire en anglais. Quand vous dites quelque chose en anglais qui sonne bien, il est simplement impossible de le traduire en hongrois parce que ça sonne mal. Et maintenant c'est l'inverse, nous avons trouvé quelque chose de vraiment bien en hongrois, mais si j'essaie de vous le transmettre, je crois que vous ne ressentiriez pas la même chose en l'écoutant en anglais.

Anikó : Ce que nous avons gagné avec cette coopération, c'est une grande ouverture face à la nouveauté. Je suis très reconnaissante pour cela. Probablement si nous avions eu déjà cette ouverture, nous aurions pu dans certains cas être plus audacieux dans nos choix.

Quel conseil donneriez-vous à quelqu'un qui s'initie au narratif ?

Detti : Qu'il faut avoir un esprit ouvert, beaucoup plus que d'habitude.

Anikó : Peut-être d'y penser uniquement au moment de communiquer nos activités, ne pas penser qu'on va avoir une conférence de presse, mais plutôt une discussion avec des amis. Comment raconteriez-vous une histoire sur laquelle vous avez travaillé toute la journée ? Il faut plutôt penser à un dîner - comment raconteriez-vous à votre famille ce que vous êtes en train de faire ? Il convient d'adopter une perspective personnelle plutôt que celle d'un-e avocat-e qui plaide une affaire. Il est possible qu'il y ait un dénominateur commun - il y en a sûrement un. Il faut avoir du talent pour le découvrir et ensuite le formuler ou l'encadrer de façon à ce que votre public comprenne ce qui vous pousse à entreprendre ce projet.

À l'avenir, qu'est-ce que vous croyez que vous allez retenir de cette expérience?

Anikó : Je pense que je me souviendrai de la coopération elle-même et du processus de création de quelque chose de

très différent. Vous savez, c'est comme si, à partir de rien, il y avait soudain quelque chose. Je pense que c'est ça qui a été le plus étonnant.

Detti : Beaucoup de choses. C'est à dire, il y a tous ces différents groupes de travail. Nous avons ce groupe avec JustLabs. Puis il y a le groupe en interne, dans le Comité Helsinki avec Aniko et d'autres collègues. Et nous avons les agences. Il y avait des jeunes que nous avons vraiment rencontré·e·s, dans la vie réelle. Et je crois que je me souviendrai de toutes ces personnes.

VENEZUELA | PROVE NE – LA FUNDACIÓN PROVE NE DE VENEZUELA

Est-ce que vous pouvez vous présenter brièvement et choisir un mot ou une phrase qui représente votre expérience avec JustLabs?

Je m'appelle Gerardo Bello Aurrecoechea; je suis avocat, je travaille avec la Fondation ProVene au Venezuela, et je vis à Caracas, au Venezuela. En un seul mot, c'est comme si on vient juste de se réveiller ou comme si on se réveille une deuxième fois et on ouvre les yeux. Je crois que cela peut indiquer en quelque sorte en quoi consiste l'expérience avec JustLabs.

Expliquez-nous sommairement en quoi consiste votre travail avec ProVene.

La plupart des vénézuéliens vivent dans la pauvreté et n'ont pas le temps de penser à résoudre leurs problèmes juridiques, aussi nécessaire que cela puisse être. Conscients de cette réalité, nous nous sommes demandé: « que pouvons-nous faire ? » Si les personnes à qui nous rendons service ne peuvent pas, n'ont pas les moyens de se payer un avocat, ni le temps d'aller en chercher un, c'est à nous de nous rendre sur place le weekend et de leur donner des conseils gratuits pour voir comment nous pouvons les aider. La mission qui nous a été confiée consiste à faire sourire une personne en lui donnant un document, un papier. Nous contribuons à faire apparaître des sourires, car, bien que l'on juge trop « naïf », trop innocent de croire qu'un document, un morceau de papier peut changer la vie d'une personne, finalement c'est vrai.

Comment définiriez-vous le narratif?

Je ne pense toujours pas que je sais ce que c'est. Si les membres de l'équipe de JustLabs m'entendaient, ils.elles rigoleraient tellement-nous avons beaucoup travaillé sur cette question. Mais, de mon expérience, s'il ya quelque chose que j'ai pu apprendre ou comprendre concernant le narratif, ou le changement de narratif, ce serait : une manière de changer les croyances instillées dans les individus. Comment est-il possible, à partir de la modification d'une croyance, de transformer un individu et, à partir de ce changement dans les convictions de l'individu, de changer sa vie et donc de changer sa communauté. Changer un pays est évidemment une tâche gigantesque et assez utopique, mais il faut finalement commencer d'une manière ou d'une autre.

Parlez-nous brièvement du projet auquel vous avez participé.

Ce n'est un secret pour personne que nous vivons une crise au Venezuela. Je pense, qu'en tant que vénézuélien-ne-s, il nous revient d'aider notre pays, notre peuple, dans la mesure de nos possibilités. Le travail qui est réalisé non seulement par la Fondation ProVene au Venezuela, mais aussi par d'autres organisations en faveur de la défense des droits humains dans notre pays est une tâche titanique, une tâche très dure, très difficile, un travail au cœur de la tempête. En tant que vénézuélien, je ne trouve pas les mots pour décrire ou pour remercier, le travail réalisé par ces organisations. Il y a quelques années -en essayant de voir comment nous pouvions aider- ce beau projet appelé « La Nave » (Le vaisseau) est né, un projet qui tente de donner un nouveau sens au travail que nous réalisons et de l'accomplir d'une manière créative. Parce que finalement, nous, les avocats, sommes des gens très ennuyés et nous avons du mal à abandonner la zone de confort que nos livres représentent.

Lorsque nous avons été invités pour la première fois en Colombie pour développer ce projet, il a été très difficile de trouver une idée. Je me souviens avec beaucoup d'émotion d'une conversation que j'ai eue à l'extérieur, lors d'une pause, avec un ami colombien, pendant qu'il fumait une cigarette. Il y avait un camion-repas, du type « food truck », à l'extérieur de la salle où nous étions, et cet ami m'a demandé : - « Y-a-t-il au Venezuela des camions-repas ? » - Je lui ai répondu qu'on commençait à les voir, et j'ai ajouté à ce moment-là - « pendant longtemps, je voulais créer un bureau mobile pour la fondation, semblable à un « camion-repas » pour aller vers différentes communautés et ouvrir notre bureau mobile et atteindre tous les endroits où notre fondation n'aurait pu être ». Il a réfléchi en fumant sa cigarette et puis il m'a dit – et bien voilà ! C'est ce qu'il faut faire ! Nous allons faire un « camion-repas » pour la fondation ; nous allons rendre le « ProVene Mobile ». Et c'est à partir de là que l'idée a progressé et plus personne n'a pu l'arrêter - et voilà l'origine de « La Nave de ProVene » (Le vaisseau de ProVene)

La Nave de ProVene cherche à vous faire planer loin d'une réalité; à vous éloigner d'un certain nombre de convictions et à vous permettre de vous envoler en tant qu'individu car, en fin de compte nous associons l'envol et le développement personnel. C'est ce que nous essayons de faire avec le projet ProVene; c'est un engin qui atteint les communautés, qui atterrit, ouvre ses portes, son équipage entre dans la communauté, ses membres d'équipage, son capitaine vont parler avec les gens, pour connaître leur situation, voir comment on peut les aider, quelles activités mettre en place et, à travers ces activités, ils peuvent s'envoler pour une meilleure réalité. Comment ? à travers les droits humains, à travers des activités qui renforcent les connaissances des individus sur les droits humains, des vénézuélien-ne-s sur les droits humains. Nous imaginons les activités fonctionner comme des capsules. les projets sont comme des capsules contenant un médicament; dans ce cas, les capsules contiennent des droits humains. La capsule est une activité : peindre un mur, créer un écran facial. Vous demandez à tous ces gens : quel est le droit humain à la base de cette activité ? Comment est-ce que vous pouvez lutter pour et le défendre- parce qu'il vous appartient, il est fondamental en vous ?

Voilà en quoi consiste La Nave ProVene. Il s'agit d'un véhicule qui nous permet d'atteindre les communautés les plus démunies du Venezuela - pour le moment, à Caracas - et j'espère qu'ensuite en Colombie. C'est un projet tellement chouette et tellement beau qu'il peut être reproduit dans presque tous les pays du monde. J'espère qu'il y aura de nombreux vaisseaux qui vont atterrir dans de nombreuses communautés.

Quelle a été votre expérience tout au long de ce processus?

Elle a été longue et intense, très intense, mais aussi super enrichissante. Pendant ces 12 années de travail à la fondation, le projet le plus exigeant, et aussi le plus enrichissant, auquel j'ai participé tout au long de ma vie, est le projet de changement de narratif de JustLabs. C'était fou, dans tous les sens du terme. J'ai rencontré des personnes merveilleuses qui ont transformé ma façon de penser, j'ai connu des gens qui ont ouvert mon esprit en tant qu'avocat et m'ont permis de réfléchir hors des limites établies.

Non seulement cela m'a changé en tant que personne mais il a changé ce que ProVene. Ce projet nous a aussi changé parce que nous comprenons- et avec la pandémie aussi, parce tout s'est mélangé. Donc nous sommes arrivés à comprendre que le travail que nous faisons et la manière dont nous le faisons n'étaient pas suffisants ; que nous devrions ouvrir notre esprit pour aller de l'avant ; pour comprendre que les avocats peuvent faire un travail plus créatifs, que les avocats peuvent inventer, que nous ne sommes pas enfermés dans nos bureaux avec un recueil, mais que nous pouvons développer des activités étranges et merveilleuses ; et atteindre les communautés de façon plus percutante. Donc cela a été une avalanche d'émotions et d'expériences -ce projet avec JustLabs. En fin de compte, tout a été positif. Il y a toujours du chemin à faire, mais nous parvenons à aller ici et là. Il y a un profond désir de continuer.

Quels ont été les défis que vous avez rencontrés au cours de ce processus?

Comme je l'ai déjà dit, il est évident que dans le contexte du pays tout est un défi. Sortir de chez soi pour aller au bureau

est déjà un défi. L'un des principaux défis que nous avons dû relever est le contexte économique et social du pays qui a beaucoup changé depuis que nous avons démarré le projet. Nous sommes passés du statut de pays le moins cher du monde à celui de pays le plus cher du monde, avec l'inflation la plus élevée du monde. Nous étions un pays où l'essence était pratiquement gratuite pour devenir celui où l'essence est la plus chère du monde. Aujourd'hui il n'y a pas d'essence, il y a une grande pénurie et des files de voitures qui font la queue pour obtenir de l'essence.

Nous avons été confrontés à d'importants défis mécaniques en termes de développement de La Nave (Le Vaisseau) : de l'acquisition du camion et sa modification, à l'ajustement mécanique pour le mettre à jour. Et il tombe fréquemment en panne. Tout cela a été un défi majeur.

Et je pense qu'un autre défi, ou du moins quelque chose de très compliqué, est en rapport avec le personnel du vaisseau, son équipage. Tel que je vous ai dit, le contexte du pays fait qu'il est difficile de trouver un personnel stable. La situation oblige les personnes à fuir le pays, à émigrer et chercher une vie meilleure dans d'autres pays. Vous mettez en place une équipe – nous avons créé l'équipe de La Nave de ProVene (Le vaisseau ProVene) avec des avocats et une personne créative ayant un intérêt ou une expérience en matière de changement social, associée avec une autre équipe ici, avec des alliés au sein de la communauté – et subitement l'un des avocats démissionne ! Il faut chercher une autre personne, trouver les personnes adéquates. Il est difficile de trouver des personnes dévouées et talentueuses, et une fois qu'on les trouve il est encore plus difficile de les retenir.

Quelles sont les leçons que vous avez tirées ou ce que vous emportez avec vous grâce à cette expérience?

Je pense qu'il faut d'abord avoir beaucoup de patience. S'il y a quelque chose que j'ai apprise tout au long de ce processus, de ce projet, c'est à être patient, à mieux comprendre les autres. J'ai le sentiment d'avoir été toute ma vie une personne créative, mais s'il y a quelque chose que j'ai développée grâce à ce processus ou ce projet c'est la créativité, la capacité de « réflexion hors des limites établies ». C'est quelque chose qui va au-delà de ma carrière en tant qu'avocat, ma carrière dans d'autres projets auxquels je participe indépendamment de la fondation.

S'il y a une chose que je garde de ce processus, ce sont les personnes que j'ai rencontrées. J'ai rencontré des personnes que je n'aurai jamais imaginé pouvoir rencontrer, des personnes de partout dans le monde. Dans le cadre de ce projet, j'ai connu des personnes originaires du Cambodge, de Turquie, de Russie, d'Australie, de Hongrie, du Mexique, de Colombie et des États-Unis. Le directeur de JustLabs a été, comme on dit au Venezuela, « un tipazo » un type formidable, qui a tout fait pour nous aider. Je ne trouve pas les mots pour le qualifier.

Y-a-t-il quelque chose qui n'a pas fonctionné dans le processus?

Je pense que ce qu'il y a de plus difficile, de plus complexe dans ce projet c'est d'arriver à comprendre ce qu'est un narratif. Je ne me lasse pas de le dire. Ce qu'il y a eu de plus complexe, de plus difficile c'est de comprendre ce qu'est un narratif. Ensuite, une fois que tu le comprends en tant que concept, de comprendre ce qu'est un narratif en pratique, de comprendre ce qu'est un narratif dans la réalité du Vénézuéla, d'un vénézuélien, et comment changer ce narratif, cette croyance.

Et, après, il a été tellement difficile de penser comment on pouvait changer ce narratif, cette croyance des vénézuéliens. Et en fin de compte celle-ci est l'essence du projet, et donc c'est effectivement un projet compliqué, très compliqué. Personne n'a dit que ça allait être facile, alors c'est comme ça que les choses se passent.

Que souhaiteriez-vous pouvoir dire à un « expert en narratif » sur les modifications qu'il conviendrait de faire dans la façon de présenter ce concept afin de faciliter sa compréhension?

En parlant une fois de plus en tant qu'une personne carrée, en tant que quelqu'un qui pense dans un sens littéral et directe : un des problèmes est qu'il n'y a aucun concept de narratif en tant que tel.

Vous ne pouvez pas consulter le site web de l'Académie Espagnole, écrire « narrativa » et comprendre ce qu'est un narratif. La définition qu'on obtient ne correspond pas à ce que nous sommes en train de faire juste maintenant. Donc pour moi celui-ci est le principal problème : théoriquement, en espagnol il n'y a pas une définition spécifique qui nous indique « narratif » c'est ceci. Selon le dictionnaire, le narratif n'a rien à voir avec ce que nous sommes en train de faire.

À un moment donné dans les premiers ateliers, vous avez exprimé quelque chose qui ressemble à ce qui suit : « Nous sommes une organisation qui met à disposition une assistance légale. Ne me parlez plus d'un camion-repas, car les aliments ne sont pas du tout ce que nous offrons. » Au fur et à mesure que vous avez continué à développer le projet, vos idées ont inclus et se sont élargies bien au-delà de la collaboration avec les cuisines communautaires. Qu'est-ce qui a changé?

En tant qu'avocats, nous avons parfois tendance à croire qu'il ne faut pas abandonner notre zone de confort. C'est une erreur. Il faut évoluer en même temps que la situation, il faut avancer avec les événements. Je pense que l'élément déclencheur a été la pandémie - nous sommes une organisation qui travaille dans la rue jour après jour. Nous allions avoir nos bureaux bénévoles dans beaucoup de communautés à faible revenus à Caracas. Nous distribuons des vivres à des centaines de personnes par mois ensuite des milliers par an. Soudainement ils ont fermé le Santamaria, ils ont vidé les rues et nous sommes restés à ne rien faire. Et après ? nous ne pouvions plus aller dans le voisinage pour travailler. L'organisation était certainement vouée à l'échec à moins que nous ouvrons nos esprits à de nouvelles idées, se casser la tête et progresser et évoluions avec ce qui se passait. Je pense qu'un changement a eu lieu, et que c'est surtout grâce à ce projet. Ça a été dur, mais nous avons maintenu le train en marche et avons continués.

Cela revenait à accepter que pour atteindre nos objectifs - pour être en mesure d'effectuer le travail ou de devenir une ONG ou une organisation capable d'aller au-delà et de continuer à grandir - nous devons arrêter de penser comme des avocats. Il fallait compléter notre travail d'une nouvelle façon, avec des choses comme la musique, le sport ; comme les cantines communautaires, comme le théâtre, comme des psychologues, le surcyclage- comme le reste, n'est-ce pas ? Finalement nous avons compris qu'en tant qu'avocats nous ne pouvions pas en rester là, qu'il fallait ouvrir l'éventail de possibilités.

Pour pouvoir survivre, grandir et évoluer, il faut être capable de s'adapter, et savoir s'adapter requiert une mentalité ouverte au changement. Cela va au-delà de ce que ProVene représente, de ce que je suis moi en tant que personne et de ce qu'est le projet de La Nave : il faut comprendre que pour évoluer nous devons nous adapter aux différentes situations et avoir un esprit ouvert.

Quel conseil donneriez-vous à une personne qui fait ses débuts dans le domaine du narratif?

Je pense que la première chose que je recommanderais à quiconque souhaite développer des projets ayant pour but le changement de narratif c'est de s'asseoir un moment, de faire table rase de toutes les expériences accumulées, de balayer tous les mécanismes de construction sociale - sa façon de penser - et de s'asseoir devant une ardoise vierge. Si on vous propose : Est-ce que vous voulez travailler sur le changement de narratif ? Alors oubliez tout ce que vous avez appris auparavant et recommencer à zéro, vous devez être ouvert à tout, ne pas mettre des limites, ni des barrières ; n'abordez surtout pas cette nouvelle étape avec vos vieilles idées ou les idées que vous avez appliquées dans vos dynamiques professionnelles et de vie. Pour avoir plus de fluidité dans le domaine du changement de narratif, je pense qu'il faut avoir un esprit libre de dogmes.

À l'avenir, qu'est-ce que vous croyez que vous allez retenir de cette expérience?

Je pense qu'il y a déjà quelque chose à laquelle je vais m'accrocher, une graine que j'arrose chaque jour: la créativité. J'ai toujours eu un côté créatif, mais après ce processus j'en suis tombé amoureux. Amoureux de la créativité, du fait de travailler cet aspect et de l'exploiter, et je pense que ça a été très amusant.

Je crois qu'un autre aspect que j'ai renforcé et que je dois renforcer davantage c'est la patience. La patience est l'une des choses que j'apprécie le plus dans ce processus et que je souhaite cultiver et renforcer dans mon quotidien. Être de plus en plus patient.

AUSTRALIE | HRLC – HUMAN RIGHTS LAW CENTRE

Pouvez-vous vous présenter et nous raconter brièvement quelle a été votre expérience avec JustLabs?

Daney : Je suis Daney Faddoul. Je travaille pour le Human Rights Law Centre. Je viens de Sydney, en Australie, et ma collaboration avec JustLabs a été très énergisante.

Michelle : Je m'appelle Michelle Bennett. Je travaille en Australie pour le Human Rights Law Centre. Mon travail consiste exclusivement à faire connaître les droits humains et à œuvrer pour un pays plus juste et équitable. Le fait de travailler avec JustLabs, et le travail que nous avons réalisé en équipe ont été vraiment passionnants.

Tom : Je m'appelle Tom Clark. J'habite en Australie et je milite en faveur des droits humains. La solidarité est le principe directeur de mon travail et le mot qui me vient à l'esprit si je pense à JustLabs est « expérimentation ».

Comment définiriez-vous le narratif?

Michelle : Le narratif c'est de l'histoire, Ce sont les histoires de différentes personnes. Je pense que j'ai dédié les 10 dernières années de ma vie à lire des livres pour enfants à mes propres enfants, et plusieurs de ces bouquins sont si ennuyeux et si pénibles, mais ils contiennent toujours un récit. Ils ont un début, une partie centrale et une fin. Je pense que pour moi un narratif n'est autre que la capacité de raconter une histoire - et, aussi, d'écouter une histoire.

Tom : Les deux exemples que j'ai lu à ce sujet et qui sont restés imprimés dans ma tête sont, d'abord, l'idée d'un courant sous-jacent dans l'océan. Les vagues qui flottent et qui sont secouées sont le genre de choses qui se produisent au jour le jour. Mais en dessous de la surface, dans la profondeur des eaux, il y a cette sorte d'attraction ou de traction beaucoup plus forte du courant qui vous entraîne dans une certaine direction. Je suppose donc qu'être conscient du narratif c'est être attentif au courant où on se trouve ainsi qu'aux possibilités qu'on a de le modifier.

On trouve un autre exemple dans les mosaïques. Chaque carreau représente une histoire que nous racontons. Aujourd'hui l'organisation a peut-être besoin de répondre à un événement spécifique qui a eu lieu dans le domaine politique, et nous pouvons choisir d'utiliser une couleur donnée. Mais, si je continue à poser des carreaux de la même couleur, au fil du temps ma mosaïque va être dominée par cette seule couleur. Je pense que la pratique du narratif consiste à prendre du recul et à se demander, ok, quel est le tableau le plus générique que j'essaie de créer ?

Parlez-nous brièvement du projet auquel vous avez participé.

Tom : Nous étions en train d'explorer différentes idées pour améliorer l'image et renforcer l'appui dont pourrait bénéficier une Charte australienne des droits humains et des libertés -une sorte de charte centralisée où tous les droits, responsabilités et libertés reconnus à toute personne habitant l'Australie seraient spécifiés, harmonisés et - espérons-le - protégés.

Daney : Ce travail conceptuel a conduit le Human Rights Law Centre à se pencher sur deux idées. La première est ce qu'on a appelé le projet Time Machine et la deuxième le projet Co-Design.

Michelle : Le projet Time Machine devait permettre à tout le monde de s'introduire dans l'histoire - de quel côté de l'histoire vous seriez-vous placé-e-s ? C'est une idée vraiment magnifique et grandiose. Nous avons même prévu de

collaborer avec un musée. On aurait eu littéralement la possibilité de participer aux manifestations des suffragettes en faveur du droit de vote des femmes - de quel côté de l'histoire vous seriez-vous placé-e-s? Aujourd'hui, dans un monde qui a beaucoup changé, une expérience comme celle-ci - où vous vous placez physiquement dans une situation et vous faites partie de quelque chose - semble encore quelque chose d'inaccessible.

Daney : D'autre part, le projet Co-Design pouvait être développé en ligne. Une donnée révélée par notre étude est que la plupart des australiens pensent que les droits humains sont importants, mais ils sont aussi convaincus que la situation des droits humains en Australie est satisfaisante. Les problèmes ont lieu ailleurs ; pas ici. Il faut faire comprendre aux gens qu'en Australie il y a des problèmes de droits humains et qu'il convient de les aborder et de les améliorer.

Le but du projet Co-Design était de donner effectivement aux citoyen-ne-s la possibilité de s'impliquer et de créer leur propre catégorie de droits humains. Si vous vous contentez de poser la question "Quels droits humains aimeriez-vous voir inscrits dans nos lois ?", vous partez en quelque sorte de l'hypothèse que les personnes interrogées ont déjà une idée claire à ce propos. Nous voulions que la question fût directe et facile à comprendre pour tout le monde, sans aucune réflexion, lecture ou expérience préalables à ce propos. Voilà pourquoi nous avons choisi le format quiz : « Savez-vous où ces violations des droits humains ont lieu? »

Michelle : C'était un quiz sur les droits humains dans le contexte de l'Australie, et en comparaison avec la situation dans le reste du monde. Des situations telles que la possibilité d'être viré ou de voir tous ses enfants quitter l'école si on est homosexuel ou lesbienne et vous travaillez dans une école religieuse. Des situations telles que la possibilité pour un enfant de 10 ans d'être enfermé dans une prison en Australie. Malgré le fait de travailler dans ce même contexte, les questions qui ont surgi avec ce projet étaient assez embarrassantes, car elles dévoilaient à quel point nous sommes en retard par rapport à plusieurs pays en ce qui concerne les droits humains.

Quelle a été votre expérience tout au long de ce projet?

Tom : J'ai trouvé très enrichissant l'ensemble du processus. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre ce en quoi il consistait et quel était mon rôle dans tout ce processus – pour avoir une sensation de confort me permettant de me dire, ok, ceci est un espace expérimental. Nous avons la possibilité de penser à voix haute, de trouver des idées, de les explorer. Nous pouvons très bien nous tromper, mais nous allons beaucoup apprendre tout au long de ce processus. Et je pense que c'est quelque chose fantastique que d'essayer d'y arriver. Beaucoup d'organisations à but non lucratif savent que nous allons dans ces espaces en étant convaincus que nous devons impressionner les bailleurs de fonds potentiels, et faire ceci et faire cela. Il me semble que le fait de se laisser aller ou de ne plus se focaliser et se dire ; bien, il n'y a pas de pression ici, nous pouvons vraiment expérimenter dans le laboratoire, si vous voulez - c'était vraiment un excellent exercice.

Michelle : Je crois que ce qu'il y a de plus passionnant dans le travail avec JustLabs c'est le processus de réflexion. On n'a pas normalement l'occasion de s'arrêter et de réfléchir sur le travail que l'on fait. Parfois on réagit face aux nouveautés, on essaie de les maîtriser, de les encadrer d'une certaine manière. On éteint les incendies. Tandis que le travail avec JustLabs vous offre cette merveilleuse occasion de vous arrêter et de réfléchir sur la façon que vous avez de parler de votre travail, de communiquer ce que vous faites, et d'essayer de modifier l'opinion des autres avec les mots et les concepts que vous utilisez.

J'ai déjà mentionné que ceci a changé notre façon de travailler. Par exemple, on ne rédige plus un communiqué de presse, un tweet ou une citation pour un article de presse sans avoir préalablement réfléchi au message - sans penser comment il convient d'utiliser les mots pour transmettre ce que nous souhaitons dire. C'est un travail quotidien. Cela fait maintenant intégralement partie de notre façon de travailler.

Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les changements qu'il y a eu dans votre façon de communiquer?

Tom : Elle est devenue moins technique. Les avocat·e·s font souvent des citations et elles n'ont normalement rien à voir avec la loi. Je pense que ceci est le grand changement culturel qui a eu lieu dans leur façon de communiquer. Ce qui est important ce sont les valeurs ou les principes qui sont en jeu, et la vie des personnes, plutôt que les lois en elles-mêmes.

Michelle : Ouai. Et ceci a été très inspirateur et très bien accueilli au sein de l'organisation. Lorsque nous parlons d'une stratégie légale, nous discutons dès le début de ce qui va être la manière de communiquer ce travail. Nous établissons ce que nous appelons une « feuille de nouveau cas » qui décrit la procédure principale, par exemple, comment est-ce qu'on va mener cette affaire. Mais ce qu'il est important de signaler c'est qu'il y a dans ces documents un espace dédié aux messages - à la façon de parler de notre travail.

Par exemple, lorsqu'il est question d'augmenter de 10 à 14 ans l'âge à partir duquel on est pénalement responsable, ce n'est pas de cela que nous parlons de prime abord. Nous parlons en premier lieu d'un enfant. Voici à quoi ressemble un enfant de 10 ans, à quel point il est jeune, à quel point il est petit. À l'âge de 10 ans un enfant a encore des dents de lait et il n'a pas le droit de voir des films classés par-dessus la catégorie PG. Il ne peut pas non plus ouvrir un compte Facebook. Mais il peut cependant être mis en prison.

Tom : L'une des tactiques que nous avons utilisées, et qui, je crois était fantastique, c'était de demander aux sympathisant·e·s de partager l'une de leurs photos à l'âge de 10 ans et de raconter sur les médias sociaux ce qu'il-elle-s faisaient à cet âge. Imaginez toutes ces personnes en train de raconter « Quand j'avais 10 ans, j'aimais aller à la plage, ramasser des coquillages ou jouer avec mes figurines Lego », toutes ces activités charmantes et familières qui vous font dire : "Oui, c'est ce qu'un enfant de 10 ans devrait faire, et non pas être enfermé dans une cellule de prison en béton".

C'était vraiment une initiative de campagne très puissante parce qu'elle a détourné l'attention loin des chiffres et des statistiques vagues et l'a ramenée vers un niveau émotionnel, où la réaction était de dire, par exemple, oh c'est intolérable!

Pour en revenir aux projets Time Machine et Co-Design, quels ont été les défis que vous avez rencontrés au cours de ce processus?

Tom : La période la plus difficile de ce projet a été celle couvrant à peu près 80% du processus de développement du concept, lorsque nous avions l'impression d'avoir des objectifs très clairs, nous savions ce que nous souhaitions faire, nous avions quelques concepts de base ou des concepts créatifs avec lesquels nous étions en train d'expérimenter, mais nous n'arrivions pas à construire le concept qui nous aurait fait dire « le voilà, allons-y ». Il y a eu probablement une période de six semaines où j'avais l'impression de revenir sans cesse sur une idée, sur les mêmes bases et de discuter des possibilités. Je me disais « oh ! il ne reste que peu de temps et il faut faire quelque chose. » Nous avons finalement décidé, « ok, prenons le taureau par les cornes. »

Daney : Puisque je n'ai pas été impliqué dans ce processus depuis le début, il y avait plusieurs de ces éléments que j'étais obligé d'assimiler rapidement et d'apprendre. C'était comme si je marchais dans les chaussures de quelqu'un d'autre. C'est une expérience d'une grande valeur, mais il s'agit des chaussures de quelqu'un d'autre - et vous ne savez pas les chemins qu'elles ont déjà parcourus.

Et le processus de gestion de la publicité sur Facebook. Si je n'avais pas perdu des cheveux jusqu'alors, j'en ai certainement perdu quelques-uns avec ce processus. C'était l'une des grosses frustrations que j'ai subies pendant ce processus et il n'y avait pas de possibilité de la contrôler.

Quelles sont les leçons que vous avez tirées ou qu'est-ce que vous emportez avec vous grâce à cette expérience?

Daney : J'aimerais pouvoir dire : une meilleure compréhension de la gestion de la publicité sur Facebook mais... je crois que la principale leçon que j'ai tirée c'est à quel point la collaboration est importante. Que ce soit au Mexique ou en Hongrie, j'ai appris des leçons très importantes avec mes partenaires de partout dans le monde.

Tom : L'une des leçons principales que j'ai tirée de ce processus c'est qu'il est essentiel de créer un espace totalement indépendant de votre travail quotidien, dans lequel vous avez la possibilité de réfléchir sur les grandes tendances, sur certains des changements qui ont lieu au niveau global. Disposer d'un espace pour la réflexion, mais aussi pour la recherche et le développement - pour contempler l'horizon afin de découvrir ce qui nous attend, quelles sont les tendances qu'il convient d'anticiper. Dans le monde des organisations à but non lucratif, il y a une sorte de mentalité qui nous interdit de dépenser de l'argent lorsqu'il ne bénéficie pas directement nos clients ou la cause pour laquelle nous travaillons, mais en fait, la cause est renforcée si à long terme on consacre cet espace, ce temps et une partie de notre énergie à la réflexion sur la pratique.

Un autre aspect que j'ai vraiment apprécié, et grâce auquel j'ai beaucoup appris, c'est précisément cette approche multidisciplinaire. Le groupe de personnes que JustLabs a rassemblé dans ce laboratoire était un groupe fantastique de militant•e•s en faveur des droits humains, mais aussi de neuroscientifiques et d'agences de création, un mélange de compétences vraiment fantastique et diversifié dans le même espace.

Michelle : Je crois que ce qui est vraiment important c'est de se rendre compte qu'il est essentiel de s'arrêter et de réfléchir sur ce qu'on est en train de dire, de s'arrêter et de réfléchir sur la manière de communiquer ce qu'on fait. Une partie de mon travail au Human Rights Law Centre consiste à faire en sorte que les avocat•e•s ne parlent plus comme des avocat•e•s. J'aime beaucoup ce travail de communication car il part de l'idée que la persuasion ne peut pas avoir lieu si vous vous limitez à faire un exposé ou si vous prenez des airs de supériorité.

Y-a-t-il quelque chose qui n'a pas fonctionné dans le processus?

Tom : J'ai eu l'impression que nous avons eu du mal à nous adapter à l'atmosphère particulière du projet. Je pense que c'était pour nous un grand défi de faire toutes ces grandes réflexions en si peu de temps et dans un espace aussi limité. Dès qu'on avait quelques idées il fallait y aller, j'avais vraiment envie de m'asseoir ou de réfléchir, mais compte tenu de la nature de l'activité, on se disait « ok, il faut maintenant aborder la partie suivante de la conversation. » Je me sentais alors obligé de m'accrocher à une idée particulière et, lorsqu'on s'investit dans une idée, on a en quelque sorte l'impression qu'un lien s'établit avec elle. Cependant je dois dire que l'équipe de JustLabs a été très habile et nous a donné l'occasion de revenir sur nos décisions. Le but était tout simplement de ne pas interrompre la conversation.

Michelle : Je n'ai pas eu l'impression que c'était difficile, mais - vous savez - le décalage horaire est parfois plus compliqué qu'on ne le croit pour les habitants de l'Australie. J'ai deux enfants et j'ai un travail à plein temps pendant la journée et tout ce qui s'ensuit. C'était donc assez stressant, de ne pas pouvoir profiter de quelques-unes des expériences merveilleuses que JustLabs avait mises en place.

L'un des défis que ce processus a représenté pour tout le monde c'est de démarrer un grand projet créatif. Est-ce que le fait d'avoir cette grande idée - même s'il était impossible de la mettre en œuvre - vous a encouragé à être créatif ? Ou est-ce qu'il y a eu d'autres éléments du processus qui ont contribué à renforcer votre créativité?

Daney : Oui, constamment. Le plus important a été l'espace pour la création et la réflexion - le seul fait d'avoir à le

construire était déjà incroyablement important. Mais l'aspect le plus positif c'est que nous n'avions pas du tout l'impression de recevoir un message du type « Merci de penser de manière créative pendant les deux prochaines heures, vous avez ici tout ce dont vous avez besoin pour le faire, ensuite vous pouvez y aller, merci pour le temps que vous nous avez consacré, bonne journée ! ». L'essentiel c'est qu'il y avait un objectif dans tout cela et des capacités qu'il fallait mettre en œuvre. Je pense que le projet Co-Design est un bon exemple de comment une activité qui a démarré comme un processus extrêmement créatif est maintenant devenue quelque chose de réalisable.

Quels conseils donneriez-vous à une personne qui fait ses débuts dans le domaine du narratif ?

Daney : Avant d'aller plus loin, réfléchissez : Quelle est votre histoire ? Pourquoi est-ce que vous participez à tout cela ? Quelle est la raison pour laquelle vous souhaitez avancer et vous impliquer dans le domaine des droits humains et la défense des droits humains ? Si vos valeurs ne sont pas claires, les choses ne vont pas être si faciles ou si simples ou si effectives.

Michelle : La seule façon de gagner et d'obtenir les changements que nous souhaitons en matière de droits humains est d'entreprendre un voyage avec les gens et pour cela il suffit de leur raconter une histoire. Je parle beaucoup de mon travail avec mes enfants, et j'espère que cela les inspire. Je pense qu'ils ont un peu marre de mes histoires sur le non-financement de la police et l'abolition - Il est vraiment difficile d'expliquer à un enfant de 11 ans qu'il y a des solutions alternatives à la prison, Mais en somme, ce n'est pas un mauvais point de départ.

À l'avenir, qu'est-ce que vous croyez que vous allez retenir de cette expérience ?

Tom : Je pense que l'aspect essentiel que je vais retenir de ce processus - le conseil que je continuerai à transmettre aux organisations ou pendant les campagnes - c'est surtout à quel point il est important de réserver de l'espace et du temps, et si possible aussi des ressources, pour avoir vraiment l'occasion de réfléchir sur votre travail et d'expérimenter. Il est possible que certaines de nos idées ne fonctionnent finalement pas, ou qu'elles puissent même avoir l'effet inverse à celui que nous avions prévu, mais si vous n'expérimentez pas, vous ne trouverez jamais la formule gagnante.

Daney : Ça a été une occasion incroyable qui m'a permis d'apprendre avec les meilleur·e·s professionnel·le·s de la planète et connaître les expériences et les combats menés par des personnes du monde entier qui organisent des campagnes similaires sur les droits humains. Je pense que pour moi, c'est surtout ça ; ce qui reste inscrit pour toujours dans mon cerveau en termes d'apprentissage de valeurs et de narratif, et aussi les expériences vécues par d'autres personnes et ce que nous avons partagé grâce à cet exercice.

Michelle : J'aime croire que l'on apprend toujours quelque chose dans ce genre de projets et de processus pendant lesquels vous travaillez avec des personnes qui sont créatives et qui s'adonnent à la réflexion, que vous emportez quelque chose avec vous à partir de ce moment-là. J'ai toujours aimé me connecter avec d'autres personnes qui partagent les mêmes valeurs et qui ont une vision en la matière . Je fais ça en Australie et c'est merveilleux de pouvoir le faire partout dans le monde. Et j'ai beaucoup aimé voir à quel point Daney était lui aussi inspiré par cela. Et Tommy était vraiment excité au début du projet et ressentait une sorte de joie enivrante en participant à cet atelier pour parler des droits humains, et vous savez, c'est exactement le genre de choses que l'on souhaite faire. C'est une expérience et une opportunité absolument incroyables. Donc oui, c'est la joie de connecter avec des personnes qui sont sur la même longueur d'ondes, qui parcourent le même chemin, je crois.

Comme un sentiment de communauté ?

Michelle : Ouai, de communauté.